



JUSTINE JÉRÉMIE

*Un air de
Paname*

La nuit est tombée tandis que je remonte l'avenue des Gobelins. Je prends la rue Abel-Hovelacque, traverse le boulevard Auguste-Blanqui, avant de suivre la rue des Cinq-Diamants dont le pavé brille sous l'effet d'une bruine fraîche et délicate qui nappe également la rue de la Butte-aux-Cailles. Ce samedi soir de janvier, passée la place de la Commune de Paris, juste après l'angle de la rue de l'Espérance, j'aperçois La Folie en Tête. C'est là, dans ce café-concert qui jadis accueillait régulièrement Allain Leprest, que Justine Jérémie s'apprête à donner un récital.

La Butte-aux-Cailles c'est son quartier, un quartier populaire, un des derniers villages parisiens intra-muros, un quartier où les gens se connaissent et communiquent entre eux. À la Butte-aux-Cailles, Justine est connue comme le loup blanc — il faut dire qu'elle y travaille depuis une quinzaine d'années. Un temps partiel pour remplir le frigo comme on dit, parce que la chanson, c'est bien connu, ne nourrit franchement ni son homme ni sa femme.

Ce 22 janvier, sur les coups de 18 h 30, battant le pavé devant la porte du bistrot, il y a ceux qui ne sont pas frileux et qui tirent sur leur clope entre deux chopes. Lorsque j'entre dans l'établissement, je suis surpris d'y voir autant d'âmes à la mine réjouie, debout au bar ou attablées alors que nous sommes encore à une heure du début du concert. Dans mon sac de quoi filmer, de quoi prendre des photos. Je ne m'attends pas à des conditions techniques de dingue — on ne vient pas écouter des chansons dans un bar en espérant Pleyel —, mais comme je formule le souhait de conserver quelque archive de cette première scénique pour mézigue, j'ai embarqué le nécessaire. Justine, enjouée comme on la voit toujours dans les vidéos qui émaillent les réseaux sociaux, m'aperçoit et vient au-devant de moi, s'assure que je trouve une place satisfaisante dans ce lieu aussi charmant qu'exigu. La salle n'est pas particulièrement grande, tout en longueur, et à son extrémité la scène est plongée dans le noir.

Justine est née à Paris au milieu des années 80. À cette époque, la batterie électro-

nique et le synthé font fureur, Irene Cara fait danser la planète sur *What a feeling* et, malgré la résistance opérée par quelque Renaud ou Gérard Blanchard, il n'est pas exagéré de dire que l'accordéon crache ses derniers boutons et voit son avenir dans le rétroviseur. C'est pourtant la chanson populaire et traditionnelle qui émane de cet instrument, cette chanson du peuple pour le peuple, que Justine a prise à bras le cœur, depuis longtemps déjà. La veille du concert, nous avons fait connaissance Justine et moi. Elle est venue faire quelques photos à la rédaction et nous avons évoqué son parcours. Avec beaucoup d'aménité et de pudeur, elle m'a raconté sa naissance dans une famille de profs chez qui existait une inclination pour la musique — le palpitant plutôt à gauche, comme on l'imagine —, son père officiant jadis au piano dans les bals populaires du Sud-Ouest, sa mère rêvant de chanter — rêve qu'elle réalisa tardivement auprès d'Yvonne Schmitt qui dispensait des cours de chant et qui une fois par mois faisait chanter ses élèves au Limonaire, ce célèbre cabaret parisien aujourd'hui disparu.

Justine m'apprend qu'elle tient d'elle sa passion de la chanson, le goût de chanter. Elle se rappelle, plus jeune, avoir beaucoup interprété Françoise Hardy. Elle chantait tout le temps, elle chante encore très souvent. Elle s'est beaucoup nourrie de chanson française — Brel, Brassens, Ferré, Barbara —, beaucoup de musique du monde également. « J'ai aussi beaucoup dansé la salsa », sourit-elle. Elle se souvient d'un moment à jamais

« *La culture du caf'conc' n'a fait que décliner,
alors j'essaie de la faire revivre
un tant soit peu* »

inscrit dans sa mémoire : le souvenir d'un atelier chanson organisé au CE2, auquel elle avait eu peur d'assister. Finalement, bravant sa timidité, elle participe à la dernière journée et on lui demande de tenir la voix principale, parce qu'elle chante bien, qu'elle a une voix étonnante. Déjà. Moment fondateur ? « Je dis souvent à mon fils que pour chanter il vaut mieux s'appeler Justine que Faustine », s'amuse-t-elle pour que la confession ne paraisse ni trop sérieuse ni prétentieuse. Il n'empêche que très tôt Justine se destine à la chanson. Certes, elle mène de bon gré ses études de lettres et d'espagnol à leur terme, empochant au passage un master, mais elle sait que son avenir passe par la case chanson. Elle fréquente comme spectatrice le Limonaire, L'Ailleurs, le Connétable (le seul établissement parmi les trois toujours vivant) et voit sur scène Anne Sylvestre, Allain Leprest, Agnès Bihl, Loïc Lantoine, Charlotte Etc., Bonzom, Wladimir Anselme, Sabine Drabowitch et bien d'autres. Ces lieux, ces artistes, ne feront que renforcer ses convictions, sa vocation.

Ses premières chansons personnelles, Justine en compose les musiques et son frère Jérémie en écrit les textes. Ce dernier ne poursuit pas l'aventure, alors Justine continue seule à écrire et à se produire devant un public. Elle conserve au passage le prénom de son frère, accolé au sien, pour se fabriquer un pseudo. Formée au piano,

par souci logistique elle apprend l'accordéon aux côtés de François Parisi. De son propre aveu elle n'est pas une grande accordéoniste, mais suffisamment pour s'accompagner ou accompagner à l'occasion des comparses tels que Carole Pellmont (Face à la Mer) ou Riki de la Butte, avec qui elle reprend des chansons de la Commune de Paris ou des titres du répertoire réaliste. Ignorée des grands médias comme nombre d'artistes qui possèdent un talent véritable, Justine a cependant déjà pas mal roulé sa bosse, écumant les caf'conc' parisiens qui n'ont pas mis la clé sous la porte, chantant dans les hôpitaux, dans les bars, au Festival des chanteurs de rue de Quintin, dans les Côtes-d'Armor. Elle a le goût des lieux de proximité, ces lieux que les mairies parisiennes successives ont assassinés au profit d'un Paris muséifié, sacrifié sur l'autel du luxe et du tourisme à tout va. « Les petites gens sont des gens sérieux / Iront gentiment peupler les banlieues », chantait Renaud en 1988 dans *Rouge-gorge*, chanson-hommage à Doisneau et au Paris agonisant. Depuis rien ne s'est arrangé, tout a empiré. Lucide, Justine avoue avoir pensé jadis « qu'on pouvait être chanteur de caf'conc', sauf que c'est un métier qui n'existe plus vraiment parce que tu ne peux plus gagner ta vie de cette façon-là. La culture du caf'conc' n'a fait que décliner, alors j'essaie de la faire revivre un tant soit peu. En invitant plein d'autres artistes à La Folie en Tête, par exemple. »

Justement, le concert commence à La Folie en Tête. La salle est blindée comme un légionnaire en permission. Les derniers arrivés restent sur le trottoir, et la porte de La Folie restant ouverte, ils suivront de loin. Accompagnée au violon par Alex Deville, le front ceint d'un foulard orange, Justine est perchée sur un tabouret haut. Dès les premières notes, cette jeune graine de chanssonnière crève l'écran. Sa fine silhouette épouse et fait danser son accordéon Mengascini noir. Le public embarque, séduit. Un titre personnel, *Tu fais soleil*, poésie simple et efficace, ouvre cette soirée chaleureuse et plante l'ambiance des nombreux partages scéniques qui vont suivre. Les duos se succèdent sur le plateau, chansons personnelles et reprises. On voit notamment Riki de la Butte, ou Lise Cabaret interpréter avec Justine Jérémie le célèbre *Melocoton* de Colette Magny. Pour les reprises, Justine détonne dans le paysage. Elle laisse les standards de côté (c'est moins vrai lorsqu'elle chante en terrasse ou lors de mariages) et aime à sortir de l'oubli des rengaines des plus attachantes pour les faire connaître, à l'instar de *Sa casquette* interprétée naguère par Colette Renard, en son temps célèbre pour *Les nuits d'une demoiselle*. Justine ne tient pas particulièrement à reprendre les artistes vivants — puisqu'ils peuvent chanter eux-mêmes leurs chansons —, mais dit son plaisir à puiser dans l'immensité du répertoire en complément du sien. Son credo, c'est de chanter du Justine Jérémie, c'est-à-dire des chansons intimistes et personnelles qui examinent émotions et sentiments, puis d'y mêler la veine réaliste

d'un Bruant, la fantaisie d'une Colette Renard, l'engagement d'une Colette Magny, les chansons de la Commune avec Riki, la poésie d'un Brassens ou d'un Léprest. Celle qui avoue une passion pour la chanson et la poésie populaires de Jehan Rictus à Jean Richepin en passant par Gaston Couté et Jacques Prévert assure qu'elle aimerait également chanter Carco et Mac Orlan.

Un premier album de compositions est en cours d'enregistrement. Ce sera le fruit de dix ans de travail, de mise à l'écart de nombreux morceaux jugés secondaires pour n'en garder qu'une douzaine dont Justine est satisfaite. Aucune date de sortie n'est prévue pour le moment, mais le travail est avancé et se poursuivra durant l'année 2022. Justine souhaite conserver le mystère quant à l'instrumentarium retenu, mais on imagine sans peine qu'elle se tiendra à distance des modes et des sonorités qui marquent trop une époque pour rester dans une relative intemporalité. Gageons que Justine Jérémie, forte de son authenticité et de son goût des choses simples, réenchante demain la tradition de la poésie populaire et qu'elle donnera à nouveau de grands soirs à la chanson. ☉

David Desreumaux
photos David Desreumaux

☉ Justine Jérémie fait paraître régulièrement des vidéos sur sa chaîne *You Tube* justinejeremie.

On y recommande la reprise de *Sa casquette* de Colette Renard.

Vous pouvez suivre l'actualité de Justine Jérémie sur sa page *Facebook* justine.jeremie

